

N°1
LE NOUVEAU
MENSUEL
DES
INROCKS



**DE MARILYN
A SCARLETT**

QUAND LES ACTEURS
DEVIENNENT CHANTEURS



KATERINI

HUMAIN
MALGRE TOUT
ENTRETIEN PRIVÉ

VOLUVE

**LE
MAGAZINE
MUSICAL**

Volume #1 ★ Juin 2000

**DE GORILLAZ À
GNARLS BARKLEY**

DANGER MOUSE

PRODUCTEUR
DE GENIE

DISCO 2008

L'UNDERGROUND
A PAILLETES



**MY BLOODY
VALENTINE**

RÉSURRECTION
D'UN GROUPE
CULTE

**SMELLS LIKE
TEEN SPIRIT**

CONCERT
INTERDIT
AUX ADULTES

DENNIS WILSON

L'ENFANT TERRIBLE
DES BEACH BOYS

SEUN KUT

HÉRITIER D'
L'AFRO-BEA

JIM JARMUSCH

"MA VIE EN
MUSIQUE"

LA SAGA RADIOHEAD

PREMIER GROUPE MUTANT

ISSN en cours. Belgique: 5,70 €. Canada: 8,50 CAD. Italie: 6 €. Portugal: 6 €. Suisse: 9,00 CHF. Mairinque: 5,70 €. La Réunion: 5,70 €

4.9
M 03168 1 F 4.95 C
[Barcode]

Dennis Wilson

Entre & paradis enfer

Une vie consumée à toute allure et noyée dans la déprime, ponctuée par une œuvre intense et poignante. Trente ans après sa sortie et à l'occasion du 25^e anniversaire de la mort du batteur des Beach Boys, on réédite son splendide *Pacific Ocean Blue*.

Par Christophe Conte



Dennis Wilson, seul sur la plage
abandonnée des Beach Boys, 1977.

L

e 28 décembre 1983 vers 17 h 30, un peu plus de trois semaines après son 39^e anniversaire, le corps de Dennis Wilson remonte des eaux glaciales de Marina Del Rey à Los Angeles, lesté d'alcool et de cocaïne. Quelques jours plus tôt, le batteur des Beach Boys avait torpillé une nouvelle cure de désintoxication pour aller rejoindre son ami Bill Oster sur son yacht, *Emerald*, amarré non loin de l'endroit où resplendissait jadis le propre bateau du cadet des Wilson, *Harmony*, désormais saisi par ses banquiers pour cause de traites impayées. Après avoir été viré du groupe tant qu'il n'aurait pas entrepris de véritables efforts pour chasser ses démons, demeuré sans

ressources suffisantes pour assurer le train de vie qui avait été le sien depuis les années 60, Dennis Wilson n'est plus, à cette heure-là, qu'un tas de souvenirs des splendeurs passées, qui flotte comme "une coquille sur l'océan", selon des mots cruellement prémonitoires de l'une des plus émouvantes chansons des Beach Boys : *Til I Die*.

Des souvenirs, c'est précisément ce que Dennis était allé chercher en s'abandonnant aux profondeurs de Marina Del Rey malgré la saison. Par un miracle encore inexplicable, il était remonté une première fois, selon la légende, avec à la main une photo de son ex-femme jetée par-dessus bord (la photo, pas la femme) des mois auparavant dans un accès de colère, et c'est dans l'espoir de dénicher d'autres vestiges du même genre qu'il avait replongé, cette fois définitivement. Quelques heures plus tôt, il confiait à

son ami Bill qu'il se sentait "solitaire, tout le temps solitaire", mais cela n'avait pas inquiété son interlocuteur outre mesure. Dennis Wilson cultivait il est vrai depuis toujours un style de solitude bien à lui, une solitude parmi la foule, parmi sa famille, parmi ses - nombreuses - conquêtes, dans son groupe, une solitude ou plus exactement une farouche indépendance. Celle des marins fixant l'horizon ou des surfeurs bravant les vagues, ce qu'il rêvait d'être plus que toute autre chose. C'est aussi cette indépendance qui avait fait de lui le premier des cinq Beach Boys originels à enregistrer un album sous son propre nom, alors que même Brian Wilson n'avait jamais osé s'affranchir du cordon familial, y compris pour ses chefs-d'œuvre incontestablement personnels des années 60 même si signés du groupe, *Pet Sounds* et *Smile*.

Cet album, paru au cours de l'été 1977, s'intitule *Pacific Ocean Blue*, et là encore, son titre résonne à rebours comme l'annonce troublante d'un épilogue quasi inéluctable. Car, à écouter encore et encore ce disque isolé de tout, maintenant qu'il réapparaît lui aussi du fond des abysses avec une réédition guettée depuis des lustres, on éprouve toujours cette sensation d'une œuvre à la dérive, chargée émotionnellement comme peu de disques pop auront réussi à l'être. L'album testament d'une époque - celle des insouciances West Coast dont les Beach Boys avaient contenu toute l'euphorie et anticipé toutes les déroutes - croisé avec le spleen personnel et profond d'un homme en lambeaux dont même les chants d'amour glacent les sangs. *Pacific Ocean Blue* appartient ainsi à cette lignée d'albums seventies, peu nombreux, qui prolongent artificiellement le rêve collectif et ensoleillé de l'*endless summer* en un cauchemar individuel traversé par des spasmes d'une beauté foudroyante.

Coup de bambou

La réédition de l'unique album de Dennis Wilson n'arrive pas seule : un CD entier d'inédits l'accompagne, vestiges d'un second disque inachevé, *Bambu*.

Il convient d'emblée de refroidir l'ardeur du fan des Beach Boys. Si *Pacific Ocean Blue* peut légitimement être considéré comme le *Pet Sounds* de Dennis Wilson, *Bambu* n'est en aucune manière son *Smile*. Contrairement à la grande fresque interrompue en 1967 par Brian Wilson, et reproduite à l'identique près de quarante ans plus tard, l'album inachevé qui ressort aujourd'hui en complément de cette édition de *Pacific Ocean Blue* demeure un chantier brouillon, composé de titres enregistrés entre 1977 et 1980 par un Dennis Wilson à la dérive. La plupart d'entre eux circulent depuis des années sous forme de bootlegs, et l'avantage premier de cette édition officielle est sa qualité sonore, moins vasouillard que celle des pirates. Pour le reste, on retrouve partiellement dans ses sessions la magie propre à *Pacific Ocean Blue*, cette épaisseur instrumentale qui ressemble au lent déploiement d'une vague, sans toutefois l'exceptionnelle intensité émotionnelle d'alors, diluée ici dans une sorte de chaos plaintif et souvent impudique. Les morceaux rock comme *Under the Moonlight* ou *School Girl* accusent

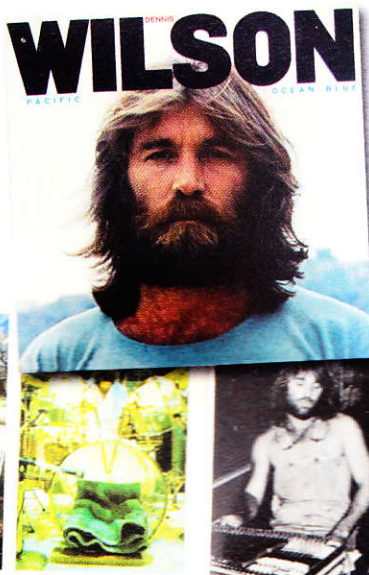
cruellement la marque du temps, engoncés dans l'ornière des seventies finissantes. Les ballades douloureuses que sont *It's Not Too Late* ou *Love Remember Me*, malgré leur pathos un peu appuyé, sont d'autrement belles prises, alors que l'instrumental *Common* rappelle, un peu maladroitement, les "symphonies de poche" dont Brian Wilson se voulait, dans les années 60, le chef d'orchestre. Au grandiloquent *Are You Real?* - qui ressemble à du mauvais Pink Floyd de la même période - succède un amusant *He's a Bum* qui évoque plus modestement Randy Newman, dans la forme et sur le fond. Avec son instrumentation liquide et la voix abîmée de Dennis qui flotte dessus plus qu'elle ne chante,

Cocktails est l'un des grands passages de cette inégale odyssée, suivi de près par le funky *Constant Companion* qui rutile comme du Earth, Wind & Fire. *All Alone*, une autre ballade incontinente, pourrait quant à elle appartenir au répertoire de Billy Joel.

On n'en dira pas autant du splendide cadeau bonus qui vient clore ce *Bambu* retailé artificiellement. A l'origine, *Holy Man* était une chanson qui n'existait que sur une cassette demo inexploitable. Les responsables de cette nouvelle édition ont donc demandé à Taylor Hawkins, batteur des Foo Fighters et grand amateur de Dennis Wilson, de se glisser littéralement dans la peau de son idole, pour un exercice de mimétisme bluffant. Outre ces sessions de *Bambu*, d'autres titres écartés en 1977 de *Pacific Ocean Blue* font également une première apparition : un onirique et quasi expérimental *Tug of Love* (on croirait du Brian Eno !), un poignant *Only with You* et un long, mais anodin, instrumental intitulé *Mexico*, dont les trompettes lointaines justifient le titre.

CHRISTOPHE CONTE

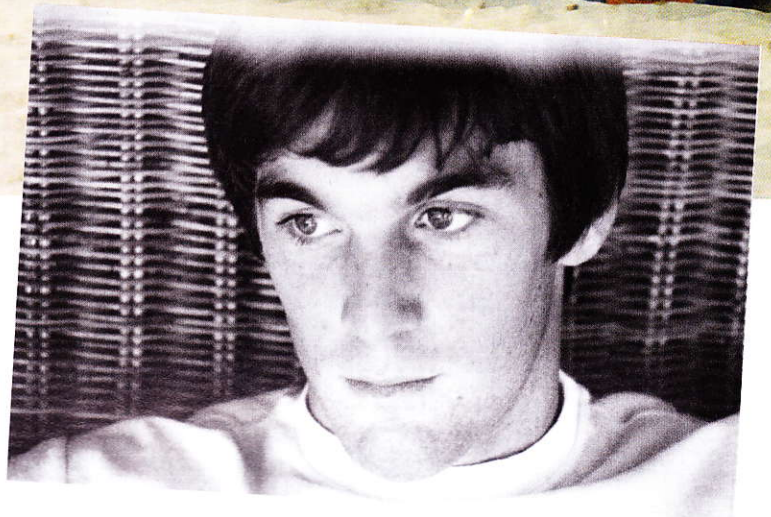
DENNIS WILSON *Pacific Ocean Blue*
2 CD, Legacy Edition (Epic/SonyBMG)





Les garçons de la plage en plein safari surf, août 1962.

Son album prolonge artificiellement le rêve collectif de l'endless summer en un cauchemar individuel, traversé par des spasmes d'une beauté foudroyante.



Avant lui, deux ex-Byrds avaient déjà accompli une semblable mue cathartique : David Crosby en 1971 avec le colossal *If I Could Only Remember My Name*.. et Gene Clark trois ans plus tard avec *No Other*. La différence réside toutefois dans le fait que Dennis Wilson n'a jamais appartenu au premier cercle de ces auteurs-compositeurs qui faisaient et défaisaient les décors de la Californie rock au fil des saisons. Il était même le plus illégitime de ces enfants gâtés car il devait essentiellement sa gloire et son statut au génie écrasant de son frère aîné, devant plus que tout autre jouer des coudes pour apparaître autrement qu'en simple rentier d'une entreprise familiale dont il était le plus oisif des membres.

Cheptel de blondinets

A l'origine des Beach Boys, Dennis Wilson a ce défaut d'être l'enfant du milieu, coincé entre Brian et Carl dont les dispositions précoces pour la musique ne font aucun doute. On raconte même que c'est sur ordre d'Audree, leur mère, que les deux surdoués furent obligés d'intégrer leur frère au groupe constitué avec leur cousin Mike Love et un ami de Brian, Al Jardine. Basé à Hawthorne, dans la banlieue de Los Angeles, le clan des Wilson est verrouillé par la main de fer de Murry, le père, qui cornaque également le groupe avec une sévérité militaire qui tétanise jusqu'aux copains de passage. Musicien raté mais entrepreneur avisé, Murry Wilson flaire dès leur adolescence tout le profit qu'il pourra tirer de son cheptel de blondinets, à condition que ceux-ci obéissent à une discipline dont il a décidé qu'elle serait sans relâche et totalement dépourvue d'affection. Une chorale d'anges au service du diable. Les petits poussent la chansonnette pour

le bon plaisir d'un ogre qui en demande toujours plus et le fait comprendre à coups de cravache, de brimades et d'humiliations qui résonneront encore depuis la cabine, à travers le micro d'ordre, lorsqu'ils mettront les pieds en studio. Mais là encore, Dennis est le seul qui parvient à tenir tête aux colères du patriarche, occupant ce rôle de rebelle à l'autorité que personne d'autre ne songerait de toute manière à lui disputer. Au sein de sa famille comme pour le voisinage, il écope du surnom de Dennis la Menace car il en faut peu à l'époque, dans ces banlieues somnolentes, pour qu'une jeunesse un peu agitée devienne un facteur de danger. Mais les seuls dangers dont Dennis est coupable sont ceux dont il pourrait devenir la victime, surtout lorsqu'il emprunte en douce l'automobile familiale, alors qu'il n'a pas l'âge de conduire, pour filer en direction de son seul Eldorado d'ado : l'océan Pacifique. Autre facteur d'importance, auquel il devra souvent son salut : Dennis est un beau gosse. Un corps d'Apolon et un sourire d'albâtre qui illumine un visage harmonieux et solaire. Brian est un géant un peu pataud, Carl, un bon gros poupon encore gorgé du lait maternel, Mike Love a une tête de fouine et partage avec ce petit rat d'Al Jardine une alopécie précoce et filasse. Pour plaire aux filles, chose indispensable au succès d'un groupe, Dennis est un appât non négligeable, et ce sera pendant longtemps son rôle principal dans le dispositif des Beach Boys. Avec un autre don, tout aussi fondamental : celui d'être l'unique surfeur de la bande. Le seul "vrai Beach Boy", voilà quel sera pour l'éternité le véritable brevet de légitimité qu'on lui accordera, quand les quatre autres resteront toute leur vie infoutus de poser un pied sur d'autres planches que celles des scènes de concert.

Vivre entre les vagues et les déesses en Bikini, conjuguer l'adrénaline du surf avec celle des concerts. Un bonheur trop intense pour ne pas être éphémère.

S

urfeur depuis toujours, de vilain canard relégué à la batterie, Dennis Wilson va donc très vite devenir l'émissaire principal dans ce milieu dont Brian s'emploiera à inventer depuis les terres, et souvent cloîtré dans sa chambre, les hymnes universels que sont *Surfin' USA*, *Surfin' Safari* et autre *Surfer Girl*. C'est d'ailleurs lui, à travers son mode de vie cool, son goût des femmes et des voitures chromées, sa croyance quasi mystique en un paradis terrestre forcément localisé sur les bords du Pacifique, qui inspirera en premier lieu les thèmes de toutes les premières chansons. Que son jeu de batterie soit demeuré rudimentaire et uniquement porté par un enthousiasme contagieux - notamment sur scène - importe finalement peu. Quand la musique de Brian épousera des reliefs plus épineux, on lui substituera des professionnels de studio

comme Hal Blaine, et Dennis n'en prendra jamais ombrage, tant il fut tout au long des années 60 un grand gamin transpirant du bonheur de n'avoir jamais eu à chercher un job, accomplissant chaque jour son rêve éveillé : vivre entre les vagues et les déesses en Bikini, fumer de l'herbe et faire le tour du monde, conjuguer l'adrénaline des spots de surf avec celle des spots de concert. Un bonheur d'Icare, forcément, trop intense pour ne pas s'avérer éphémère.

Pourtant, malgré un entourage bientôt en capilotade, entre la folie paranoïaque et l'inadaptation au monde de Brian, le sadisme du père et les premiers revers commerciaux du groupe, Dennis Wilson conservera longtemps sa banane d'adolescent gâté par la nature. Mieux, il fait montre d'une loyauté envers Brian qui contraste avec la lâcheté des autres, et notamment de Mike Love qui ne supporte pas la tournure expérimentale que prend leur musique à partir de 1966. Dennis est au contraire celui qui pige le mieux, en dépit du manque à gagner, ce qu'un album aussi novateur ►►

Un diable à ma table

Un an avant l'assassinat de Sharon Tate, le 9 août 1969, le fou furieux Charles Manson habitait avec sa "famille" chez Dennis Wilson. Une liaison dangereuse qui faillit lui coûter bien plus que sa fortune.

La scène semble extraite d'un film Grindhouse dont Tarantino pourrait signer le remake. A l'aube de l'été 1968, alors qu'il se livre à l'une de ses occupations favorites, le cruising dans les opulentes allées de Malibu, Dennis Wilson stoppe son véhicule pour faire grimper à bord deux autostoppeuses hippies qu'il avait déjà embarquées quelques jours plus tôt. Les présentations étant déjà faites, il propose aux filles de les conduire dans la vaste demeure de vingt pièces qu'il occupe dans le quartier huppé de Pacific Palisades. Il est riche, beau, célèbre ; elles sont jeunes et paumées : le scénario qui s'écrit à l'avance va connaître pourtant un rebondissement inattendu où s'intervertiront les rôles des proies et du prédateur. Wilson doit filer à une séance d'enregistrement nocturne, laissant imprudemment les filles sur place, et lorsqu'il revient chez lui au matin il retrouve son domicile occupé par plusieurs dizaines de personnes. Une véritable colonie de parasites, beaucoup de donzelles défoncées et surtout à leur tête un type connu des psychiatres et de la police des environs comme un potentiel danger : Charles Milles Manson. Celui qui, non loin de là, massacrera un an plus tard l'actrice Sharon Tate et ses amis lors d'une tristement célèbre expédition



Charles Manson après son arrestation, 14 août 1970.



d'épouvante est un repris de justice qui a passé la moitié de sa vie en cabane et joue désormais les gourous apocalyptiques au sein d'une communauté extensible d'esprits simples et d'amateurs d'occultisme sous LSD. Manson, qui cherche surtout à faire parler de lui, a choisi le rock comme sésame idéal à la propagation de ses "visions" nauséabondes où se mêlent satanisme et théories racistes. Il écrit des chansons, atroces, et cherche à leur donner une audience que ses talents de chanteur, plus limités que ceux de manipulateur, lui interdisent.

Manson, qui cherche surtout à faire parler de lui, a choisi le rock comme sésame idéal à la propagation de ses "visions" nauséabondes.

La providence vient de mettre sur son chemin un pigeon idéal en la personne du batteur des Beach Boys, LE groupe américain par excellence. Le plumage, diabolique et consciencieux, va durer plusieurs semaines, avant que Dennis Wilson ne prenne enfin ses distances

avec cette encombrante Family, le nom bien innocent dont se sont baptisés Manson et sa cohorte de cafards. Une parenthèse envoûtée qui aura quand même coûté à Wilson la bagatelle de 100 000 dollars en nourriture, habits, voitures, drogues et largesses diverses, mais qui aurait pu lui revenir beaucoup plus cher...

Manson monnaie notamment les faveurs sexuelles de son harem en échange d'un tas d'offrandes et d'une situation à mi-chemin du vampire et du bernard-l'hermite. "Au moins n'ai-je perdu que mon argent", déclarera Dennis lorsque le nom de Manson ensanglantera les unes des journaux et qu'il sera interrogé par la police sur l'état de leurs relations. Dans une interview donnée avant mais parue après le carnage, il confirme pourtant sans ambiguïté : "Charles Manson est un ami à moi qui dit être à la fois Dieu et le diable. Il chante, joue, écrit de la poésie, et il pourrait être

la nouvelle signature de Brother Records." Brother Records est le label exclusif créé autour des Beach Boys depuis 1966. Si les autres membres du groupe ne furent jamais vraiment au courant des rapports unissant leur batteur au criminel, ils chanteront sans le savoir du Manson à travers une composition réarrangée et rebaptisée par Dennis sur l'album *20/20, Cease to Exist*, devenue *Never Learn Not to Love*. Non crédité pour cette chanson, Manson trouvera encore le moyen de terroriser son ancien hôte de Pacific Palisades en lui adressant par courrier une balle en argent. Sympa. Mais c'est lorsqu'il découvrira le double album blanc des Beatles, à l'automne 1968, et notamment les titres *Helter Skelter* et *Revolution #9*, que Manson puisera les messages prétendument apocalyptiques qui le mettront sur la voie d'une barbarie sans retour. C'est au 10050 Cielo Drive, dans la maison occupée peu de temps auparavant par Terry Melcher (le fils de Doris Day et intime de Dennis), louée alors par Roman Polanski et sa jeune épouse Sharon Tate, que la tuerie eut lieu le 9 août 1969. Melcher avait jadis lui aussi envisagé de signer Manson comme artiste et de réaliser un film sur la Family, avant de faire marche arrière, se méfiant du personnage. Manson, ce soir-là, était sans doute venu pour se venger de Melcher, mais il trouvera en la pauvre Sharon Tate une victime expiatoire à sa haine plus générale des pigs, cette jet-set hollywoodienne dont il aura été assurément le pire des scénaristes.

CHRISTOPHE CONTE



Macadam Beach Boy

Dans Macadam à deux voies, road-movie existentialiste de 1970, Dennis Wilson est un mécano qui ne roule pas les mécaniques. Sous la plage, le bitume.

En solo, Dennis Wilson ne fut pas le plus prolifique des hommes : un album (et demi) et un film. Mais dans les deux cas : du culte. Le film, c'est *Macadam à deux voies* (*Two-Lane Blacktop*), road-movie existentialiste réalisé en 1970 par Monte Hellman. Sur la ligne de départ des grands films de baignades de l'époque (*Easy Rider*, *Point Limite Zéro*, *La Balade sauvage*), *Macadam à deux voies* est le plus beau, le plus pur, le plus intransigeant. L'histoire : deux jeunes gars traversent le Sud-Ouest américain dans une Chevrolet Bel Air 55 ; ils font une course d'endurance avec une GTO 70 ; ils embarquent une auto-stoppeuse ; ils participent à des courses ; ils réparent la voiture ; ils s'arrêtent pour manger ; ils errent sans but. Les deux acteurs principaux, nommés d'après leur fonction (le Conducteur, le Mécano) sont des chanteurs presque jumeaux : James Taylor et Dennis Wilson. Deux musiciens vedettes engagés pour leur plastique et pour attirer le jeune public. Mais dans *Macadam à deux voies*, ils ne chantent pas, parlent à peine. Des chanteurs désenchantés.

Macadam à deux voies est un film mutique, sonorisé par des rugissements de moteurs. Le Conducteur et le Mécano ont l'âge de conduire et de vivre leur vie, mais avancent gauchement, sans but ni joie, dans un film plat, monotone comme la route, et pourtant essentiel. Ils vivent dans une bulle, l'habitacle spartiate d'une voiture de l'âge d'or, mais peinte en gris mat, déchromée, désacralisée. Dans leur voiture, ils n'écoutent même pas de musique. Alors que le personnage hâbleur et pathétique de GTO (interprété par Warren Oates) se berce d'illusions dans sa *muscle car* de série, le Conducteur et le Mécano n'en ont jamais eu. Ils sont les grands frères des personnages de Gus Van Sant. Deux types qui flottent, hébétés, dans les limbes d'une adolescence interminable, symbolique d'une vision nihiliste de la condition humaine. Le cheveu long et blond dans

le vent, sa longue silhouette toute de jean revêtue, Dennis Wilson est un archétype d'Apollon romantique de l'Amérique moderne, un fils de James Dean. Mais son jean est maculé de graisse, il est un peu voûté et tire la gueule. On ignore ce qu'il a pensé de son unique expérience d'acteur, mais il n'a pas l'air de s'amuser, pas l'air de jouer : parfait pour le rôle. Trente-sept ans après le tournage, Monte Hellman disait de lui : "J'ai trouvé



très intéressant de travailler avec Dennis Wilson. Je n'ai jamais vu un acteur aussi naturel. Il semblait ignorer qu'il y avait une caméra, ou même qu'il jouait dans un film. Il correspond parfaitement à ma définition de l'acteur idéal."

Macadam à deux voies de Monte Hellman, 2 DVD (Carlotta)

collection de vignettes que constitue l'album de 1968 *Friends*, il cosigne en revanche avec le poète californien Stephen J. Kalinich deux compositions fragiles, *Little Bird* et *Be Still*, où sa voix plaintive et opalescente est empreinte d'une mélancolie désaxée de tout nombrilisme et plus volontiers réactive à la violence du monde extérieur. Kalinich se souvient des séances d'écriture avec Dennis comme d'une expérience flirtant avec la philosophie panthéiste et la compassion pour la folie des hommes. Car la folie, la pire d'entre toutes, Dennis va l'approcher avec une naïveté et un sens du partage qui aura toujours été le sien.

Liaisons dangereuses

Sa générosité faisait de lui depuis des années l'un des pigeons favoris de tout ce que Los Angeles comptait de parasites, la plupart d'entre eux se contentant de vivre à ses crochets et de profiter des soldes, sur un plan charnel, quand il abandonnait sur le sable les sirènes de la veille. Partant pour toutes les expériences, Dennis incarne à lui seul la crédulité des années 60 en matière de sornettes mystiques, ce qui fera de lui l'un des premiers candidats à l'empapaoutage collectif du Maharishi Mahesh Yogi, tristement célèbre pour avoir aimanté la moitié des superstars pop du Summer of love, à commencer par les Beatles. L'escroc transcendantal tourne même avec les Beach Boys au cours de l'été 68, mais son influence sur Dennis, qui a vite flairé l'arnaque, aura moins d'incidence que celle d'un autre gourou aux perversions nettement plus funestes : Charles Manson. Sur l'album *20/20*, début 1969, figure une chanson apparemment innocente intitulée *Never Learn Not to Love* qui est en fait une réécriture par Dennis d'un morceau de Manson, *Cease to Exist*, composé au cours du trou noir dans lequel fut plongé le Beach Boy lorsqu'il croisa la route du serial-killer le plus tristement célèbre des années 60 (voir encadré p. 65). "Je n'ai jamais appris à ne pas aimer" : un titre qui trahit toute l'impuissance de Dennis à voir le mal même lorsqu'il crève ainsi les yeux.

Malgré la confusion générale, la détresse grandissante de Brian, le changement de label et les écarts de plus en plus nombreux du batteur, les Beach Boys renaissent au début des années 70 avec ce qui constitue sans doute leur meilleur album depuis *Pet Sounds*, le bien nommé *Sunflower*. Cette fois, Dennis a droit au privilège d'ouvrir le bal avec le racé *Slip on Through*, un morceau qui amorce une direction plus soul pour le groupe, qui recolle ainsi à son époque, celle de Blood, Sweat & Tears ou des premiers

que *Pet Sounds* peut apporter pour la survie éternelle du groupe dans les mémoires et dans l'histoire. Et quand *Good Vibrations*, malgré sa complexité apparente, devient le numéro 1 qui relance provisoirement la carrière commerciale des Beach Boys, son flair s'en retrouve récompensé tandis que Mike Love mange sa barbe.

Durant les années qui suivent le naufrage de *Smile* - l'album avorté de 1967 qui plonge Brian Wilson dans la dépression et l'infertilité artistique -, il va œuvrer, selon ses moyens, à apporter sa contribution à l'écriture et révéler des talents qui lui étaient jusqu'alors si peu reconnus que le seul morceau qui portait sa signature avant 1968 était *Denny's Drums*, le solo de batterie qui clôt l'album *Shut Down Volume 2* en 1964. Sur cette merveilleuse

Chicago. Une tendance confirmée par le fulgurant *It's About Time*, sa seconde contribution à l'album qu'un bongo intenable entraîne dans une folle cavalcade. Mais ses galons définitifs de compositeur, Dennis les remporte surtout avec *Forever*, une ballade crève-cœur qui peut aisément rivaliser avec tout ce dont Brian a pu faire offrande en la matière. Ce morceau, qui deviendra à la longue l'un des classiques préférés des fans des Beach Boys, Dennis l'a coécrit avec son ami Gregg Jakobson, celui qui l'accompagna le plus loin dans ses liaisons dangereuses avec Manson, celui aussi qui l'aidera plus tard à accoucher des chansons de *Pacific Ocean Blue*. Une anecdote fameuse prouve qu'au seuil des années 70 la joie puérile et l'esprit potache reviennent en force. Lors d'un séjour à New York en 1971,



Un des piliers des Beach Boys à l'heure de l'aventure solo, 1977.

Dennis Wilson est capable de tâtonner des heures entières avant de trouver l'accord singulier qu'il a en tête.

Dennis et Jakobson entreprennent de grimper dans les étages encore en chantier du World Trade Center, se fondant parmi les ouvriers qui travaillent sur l'édifice censé incarner bientôt toute la puissance et la grandeur de l'Amérique. Ils parviennent ainsi au 110^e niveau encore à ciel ouvert d'une des deux tours et dansent comme des gamins en contemplant ce panorama unique pour des Californiens habitués aux étendues horizontales.

Un air de Wagner

Sur le front des Beach Boys, les orages reviennent vite et Dennis est viré provisoirement en raison d'un débordement qui a abouti à la casse d'une vitre. Il en profite pour tourner sous la direction de Monte Hellman le splendide road-movie *Two-Lane Blacktop* (*Macadam à deux voies, voir encadré p. 66*) qui aurait pu lui ouvrir un boulevard à Hollywood, ce qui ne fut malheureusement pas le cas. Parmi les pièces rapportées qui gravitent autour des Beach Boys, comme pour soutenir cette embarcation mythique mais plus vraiment étanche, on trouve le pianiste Daryl Dragon, alias Captain Keyboard, plus tard moitié du duo soft rock Captain & Tennille. Musicien expérimenté et pédagogue altruiste, c'est lui qui en premier lieu permet à l'autodidacte

En 1968, les Beach Boys se font enfumer par Maharishi Mahesh Yogi, escroc transcendental.



Dennis Wilson de rassembler ses idées en vue d'un projet d'album solo que le surfeur solitaire veut s'offrir comme un ultime affranchissement des lourdeurs familiales. Les compositions mouvantes, peu orthodoxes dans leurs structures, qui constitueront *Pacific Ocean Blue*, Dragon les voit se matérialiser sous les doigts intuitifs d'un Dennis Wilson capable de tâtonner des heures entières avant de trouver l'accord singulier qu'il a en tête. En cela, sa méthode empirique n'est pas si éloignée de celle de Brian, certes meilleur musicien, mais dont les plus grandes constructions furent souvent le produit dérivé d'une architecture mentale en perpétuelle turbine. Parfois, la musique de Dennis Wilson rappelle carrément Richard Wagner à Dragon. Wilson ne connaît rien du compositeur allemand mais il se souviendra du compliment plus tard en baptisant du doux nom de Wagner... son chien. On trouve trace des travaux de Wilson et Dragon sur le (médiocre) *Carl and the Passions, So Tough*, en 1972, sauvé en partie par l'ambitieux *Make It Good* où, sans aller jusqu'à déranger Wagner, Dennis étale son goût pour les reliefs symphoniques, tandis que *Cuddle Up* est une autre de ces ballades un rien désespérées qui termine elle aussi dans les cordes. Deux autres chansons (dont le recueilli *Only With You* chanté par Love) atterriront sur *Holland* (1973) mais aucune sur l'inutile *15 Big Ones* de 1976.

A cette époque, Dennis est entièrement absorbé par la production de son album, à l'écart du reste de la famille mais entouré de la crème des musiciens West Coast et plus encore, puisque le bassiste attiré de la Motown, Jamie Jamerson, participe lui aussi aux sessions. Il est question un moment que *Pacific Ocean Blue* rencontre un concurrent de poids dans les bacs puisque l'album solo d'un Brian passablement revenu à la vie est annoncé sous le nom *Brian Wilson Loves You*. Rebaptisé *The Beach Boys Love You* après avoir été récupéré et occupé par les autres, l'album le moins indigne des Beach Boys durant la seconde partie des seventies sort effectivement en 1977, mais il ne possède pas la même épaisseur émotionnelle que l'œuvre solo du frangin dissident. La différence essentielle réside dans le fait que *Love You* est le disque d'un dépressif convalescent alors que *Pacific Ocean Blue* est celui d'un début de névrose qui affleure dans chacun de ses moments. ▶

D

d'ailleurs, au titre de l'album répond à l'intérieur une chanson plus justement intitulée *Pacific Ocean Blues*. Dennis a perdu quelque temps plus tôt Otto Hinsche, l'homme qui, dans l'entourage de la famille, fut souvent considéré comme un père de substitution. Il lui consacre un *Farewell My Friend* vibrant auquel Murry, mort lui aussi, n'aura jamais droit. Carl est d'ailleurs le seul des trois frères à se rendre à l'enterrement du paternel en juin 1973, Brian pré-

férant éviter jusqu'au bout son tyran intime, Dennis se trouvant par chance en France à l'époque. La belle étoile des Beach Boys n'est au bout du compte qu'un astre en voie d'extinction dont *Pacific Ocean Blues* s'avère juste une lueur éphémère. Tandis qu'il a déjà commencé à travailler sur son album suivant, baptisé *Bambu*, Dennis Wilson fonce tête baissée vers le tumulte, et son existence est désormais partagée entre l'alcool, la défonce et les pensions alimentaires à répétition, en raison de ses deux premiers divorces et des enfants qui en sont nés.

Mauvais scénario

Lorsqu'il se met à la colle, en 1979, avec Christine McVie, compositrice et chanteuse des milliardaires Fleetwood Mac, c'est comme un mauvais scénario sur la jet-set cocaïnée des seventies qui s'offre en spectacle aux yeux du tout-Hollywood. Dennis se balade au volant de la Rolls de McVie, le plus souvent sotil comme un cochon, et termine dans le décor avec une régularité qui frisse l'obsession. Le fric crame aussi vite que les neurones, et entre le couple infernal de rock-stars la passion et le torchon brûlent d'une même torche. Pendant que

Son existence est partagée entre l'alcool, la défonce et les pensions alimentaires à répétition.

Fleetwood Mac est en tournée, Wilson organise des fêtes dans la propriété de sa compagne qui réunissent encore toute une faune trop heureuse de ramasser quelques miettes du pauvre Beach Boy dessalé. Au retour de McVie, tel un enfant après une grosse bêtise, il a fait planter un énorme parterre de fleurs en forme de cœur dans son jardin et loue un orchestre classique pour l'accueillir. Leur relation se prolonge ainsi pendant trois ans, mais en 1982, Dennis Wilson n'est plus qu'une loque barbue qui n'a pas réussi à terminer son second album et auquel les Beach Boys font l'aumône d'un dernier tour de piste, où il chante à bout de souffle *You're So Beautiful to Me*, un titre sirupeux qu'il a coécrit en 1974 avec Billy Preston pour Joe Cocker. Mike Love, toujours élégant, prononce un jour ce verdict à propos de Dennis : "Un parasite camé et sans talent que nous avons viré." Mais le surfeur tient sa vengeance en épousant à la fin de sa vie une cer-

taine Shawn, la fille illégitime de Love, encore mineure à l'époque.

Avec Jakobson et Terry Melcher, dans les années 60, Dennis Wilson avait fondé une amicale baptisée The Golden Penetrators, nom qui en dit long sur les prétentions intellectuelles du trio. Jusqu'au bout, ses relations amoureuses auront été utiles à Dennis Wilson. On raconte ainsi que c'est la fille de Ronald Reagan, laquelle figurait sur son tableau de chasse, qui intercédait auprès de son président de père pour que le corps du Beach Boy soit immergé sans crémation au large du Pacifique, honneur habituellement consenti aux seuls militaires de la marine américaine. Dans *People Magazine*, daté du 16 janvier 1984, un reporter raconte

qu'au retour des funérailles tout le monde se retrouva dans la demeure de Mike Love, où celui-ci fit ouvrir quatre bouteilles de champagne. Dans l'album suivant des Beach Boys, *The Beach Boys*, dédié à Dennis, on trouve l'une des premières chansons coécrites par Brian Wilson avec le docteur Eugene Landy. Elle a pour nom *I'm So Lonely*. ▼



La couverture de *People* à la mort de Dennis Wilson, emporté par la mer.



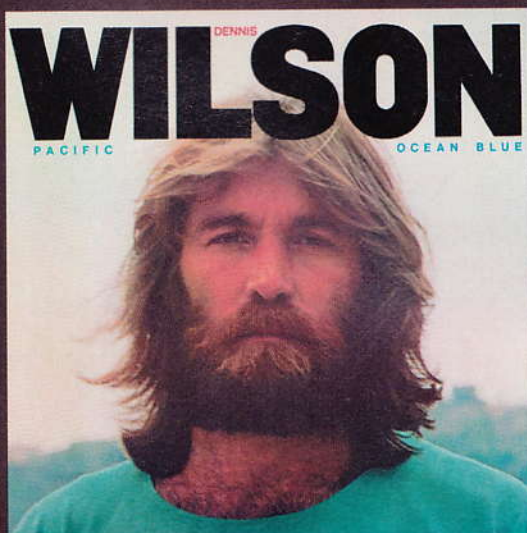
"Le chef d'oeuvre solo d'un Beach Boy n'est pas venu de celui que tout le monde attendait. Denis, lessivé, alcoolique et autodestructeur a finalement accouché d'un trésor, une parfaite perle noire musicale, mélodique à l'extrême, dérangée, addictive et dédiée à l'océan Pacifique dans lequel il finira sa vie un jour de décembre 1983. Il avait 39 ans"

DENNIS WILSON

PACIFIC OCEAN BLUE

"Buried Treasure" Mojo Magazine

"Tout est magnifique et hautement poignant..." Rock'n Folk



DOUBLE CD DIGIPACK LEGACY EDITION

comprenant l'album mythique

"Pacific Ocean Blue"

12 titres + 4 inédits

BONUS CD

"Bambu"

(The Caribou Sessions)

17 titres

DISPONIBLE LE 16 JUIN 2008

www.pacificoceanblue.net

L
LEGACY

Epic

SONY & BMG
MUSIC ENTERTAINMENT